

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La littérature est aussi un commerce À propos de Jacques Hébert et de Pierre Tisseyre

Jean-Louis Major

Number 31, Fall 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39975ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, J.-L. (1983). La littérature est aussi un commerce : à propos de Jacques Hébert et de Pierre Tisseyre. *Lettres québécoises*, (31), 59–61.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La littérature est aussi un commerce

À propos de Jacques Hébert et de Pierre Tisseyre

Le mythe veut que l'écrivain seul importe en littérature. Qu'un auteur — Ajar ou Ducharme — se taise ou ne se laisse pas photographier, aussitôt pointe le soupçon; on évoque le canular, la mystification. Comme s'il fallait fréquenter le moi pour comprendre *Madame Bovary*. Même le livre ne serait qu'un intermédiaire malvenu entre l'écrivain et ses lecteurs.

Dans cette communion privilégiée entre les fidèles et l'inspiré, l'éditeur fait figure d'intrus. Comme le critique, il demeure étranger au cercle sacré; mal plus ou moins nécessaire, on le tolère à condition qu'il serve le génie créateur. La tradition colporte sur son compte encore plus d'histoires que sur celui du critique. L'espèce aurait écarté un manuscrit de Proust ou de Marie-Claire Blais, imposé à un auteur — pour les plus vils motifs — qu'il modifie son manuscrit, refusé une avance à un tel ou exigé d'un autre qu'il rembourse des sommes empruntées. Quels que soient les torts de l'auteur, l'éditeur a toujours tort: il est un béotien et un commerçant.

Pourtant, rares sont les maisons d'affaires qui soient aussi effacées. Qu'on examine la couverture de n'importe quel livre: le titre et le nom de l'auteur accaparent la manchette alors que la raison sociale de l'éditeur, parfois réduite à un sigle, est reléguée en bas de page. L'instance commerciale est toujours éclipsée par la vedette littéraire. En réalité, la marque d'éditeur, ne s'affirmant la plupart du temps que par le biais d'une collection, se laisse d'abord reconnaître par la persistance d'un certain type de maquette, d'un certain mode de présentation du livre. C'est significatif. L'éditeur apparaît ainsi comme la somme des livres qu'il offre au public.

Voici pourtant que paraissent deux livres consacrés à des éditeurs. Mais le mythe est préservé. L'ouvrage de Claude Janelle, *Les Éditions du Jour*¹, porte en sous-titre «Une génération d'écrivains»; celui de Jean-Pierre Guay, dont le sous-titre annonce des «entretiens avec Pierre Tisseyre», prétend, si l'on en croit son titre², parler de littérature, et même des débuts de notre littérature.

Dans son avant-propos, Claude Janelle définit son projet comme une «histoire littéraire des Éditions du Jour». Pourquoi pas une histoire des Éditions du Jour? D'abord parce qu'on a des prétentions: on fait littéraire, c'est-à-dire qu'on entasse le plus grand nombre possible de clichés en une même page. Par exemple, et dès la première page: «Autant la poésie a été le château fort de l'Hexagone depuis plus de vingt-cinq ans, et le théâtre, la chasse gardée des éditions Léméac depuis une douzaine d'années, autant le roman (ou la prose en général) a été le fer de lance des éditions du Jour de 1968 à 1974.» Et puis on a des ambitions: pour faire sérieux, il faut parler de littérature. Ainsi cet ouvrage s'orne-t-il de vingt et une photos pleine page des écrivains de la maison: de quoi rivaliser avec *Lettres québécoises*.

Il n'en reste pas moins — et en simplifiant quelque peu — qu'à chaque décennie une maison d'édition, ou plutôt les livres qui s'y publient, et un genre littéraire particulier semblent occuper une place prépondérante. Ou, formulé autrement pour nuancer peut-être en tenant compte d'une réalité complexe: à chaque génération littéraire, un groupe d'écrivains semble s'imposer, qui se manifeste

de préférence dans un genre particulier et se rattache surtout à une maison d'édition. Ainsi les Éditions de l'Arbre pendant les années quarante, puis tour à tour le Cercle du Livre de France, l'Hexagone, les Éditions du Jour, Léméac. Si on voulait s'attacher à des phénomènes d'histoire ou de sociologie littéraire, il serait intéressant d'analyser à divers points de vue les publications de tel éditeur à telle époque pour déceler ce qu'elles ont en commun, comment elles se situent par rapport à ce qui paraît ailleurs, comment elles diffèrent de ce que le même éditeur a publié en d'autres temps.

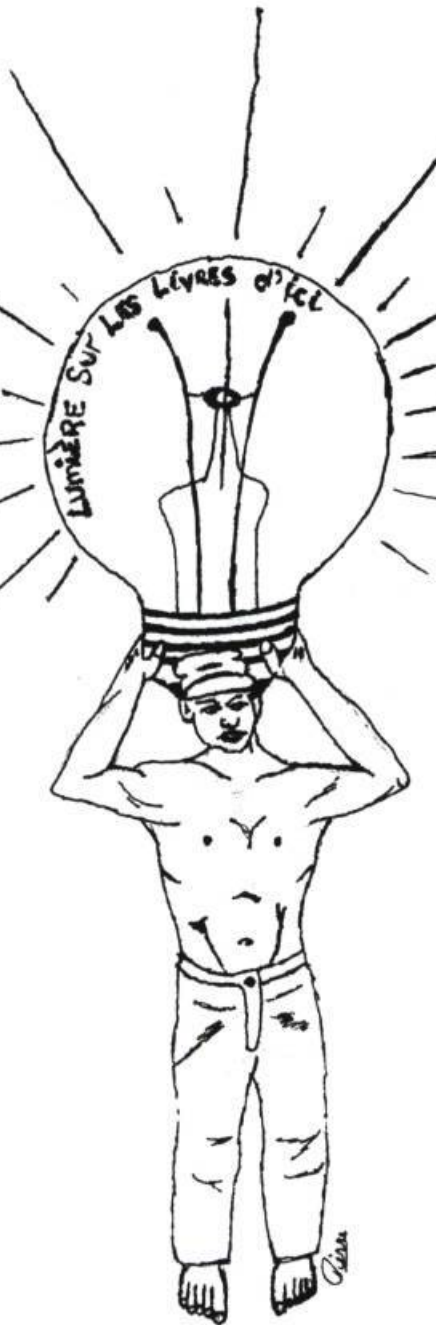
Ce n'est pas tout à fait ainsi que procède Claude Janelle qui, par exemple, pour mesurer l'apport de la maison, dresse des tableaux d'honneur (ou de déshonneur): les «auteurs de premier plan», divisés à leur tour en trois «cellules», les «auteurs de soutien», les «figurants talentueux» et enfin les «cabotins», cette dernière catégorie réunissant «tous ces auteurs ou soi-disant écrivains qui ont publié un seul livre dans la collection «Romanciers du Jour» et qui auraient dû s'abstenir.» En fait, les ouvrages de Janelle et de Jean-Pierre Guay retracent l'histoire des Éditions du Jour et du Cercle du Livre de France en s'attachant surtout à la personnalité et aux activités de leur directeur-fondateur respectif.

Jacques Hébert, qui à l'époque était connu comme journaliste globe-trotter, fonda en 1958 avec Edgar Lespérance les Éditions de l'Homme pour publier son pamphlet sur l'affaire Coffin et, par la suite, des livres d'actualité. En 1961, il

lança les Éditions du Jour avec, comme premier titre, *Le Nouveau Parti* de Stanley Knowles.

L'histoire de la maison se diviserait en trois périodes: les débuts, de 1961 à 1968; l'apogée, de 1968 à 1974 (date du départ de Jacques Hébert); le déclin, de 1974 à 1980 (date de la vente des actifs à Sogides). Claude Janelle ne mesure cette parabole qu'en fonction du nombre de romans publiés aux Éditions du Jour. C'est d'autant plus farfelu comme critère, qu'il n'échappe à la naïveté du résumé d'anecdote que pour s'élançer dans le ridicule. Témoin: «L'auteur [Gilbert LaRocque] cultive aussi une certaine répugnance en se montrant très sensible aux odeurs, de telle sorte que ses descriptions sur le sujet confinent au naturalisme zolien.» Ou encore, parmi cent exemples: «La décision de publier le roman de Villeneuve [Johnny Bungalow] représentait un défi de taille pour l'éditeur, car le texte était long et nécessitait une typographie petite et serrée.» Quant aux autres genres littéraires, il s'en tient à l'énumération des titres et des auteurs. Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai: j'imagine les perles qu'auraient pu susciter les cinquante-cinq recueils de poèmes de la collection «Poètes du Jour».

De fait, les livres alimentaires — actualité, cuisine, sexualité, astrologie et autres champs du savoir populaire — ont toujours constitué la majorité des publications des Éditions du Jour, et ce n'est pas le dumping pratiqué par Robert Lafont sous prétexte de co-édition qui amé-



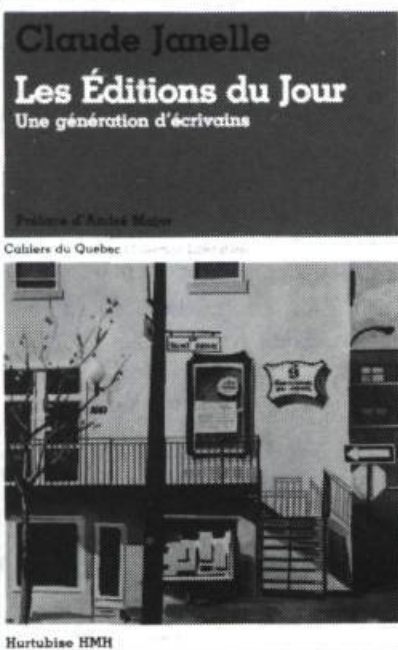
liora la situation. Le mérite de Jacques Hébert fut d'y laisser une place à des oeuvres littéraires — romans, poésie, essais — et même d'en faire l'un des éléments les plus dynamiques de son entreprise. Malgré la part restreinte effectivement dévolue à la littérature — entre 25 et 30% des titres, selon les calculs que j'ai effectués à partir d'un tableau établi par Janelle — les Éditions du Jour furent connues comme une maison tout ensemble populaire et littéraire. Ce fut d'ailleurs leur particularité, que la littérature y fût associée à une forme de diffusion populaire et qu'elle en bénéficiât.

Le succès des Éditions du Jour est dû sans doute à la personnalité de Jacques

Hébert et à l'accueil qu'il fit aux jeunes écrivains, mais aussi au fait qu'il sut confier le poste de directeur littéraire à quelques-uns d'entre eux: André Major de 1962 à 1968, Jean-Marie Poupart de 1968 à 1969, Victor-Lévy Beaulieu de 1969 à 1973. L'échec de la maison fut peut-être lié aux mêmes circonstances, qui ne favorisaient pas nécessairement le sens des affaires.

L'un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage de Claude Janelle, à peu près le seul d'ailleurs avec la bibliographie d'une centaine de pages, est celui qui reproduit un mémoire confidentiel de Jacques Hébert, rédigé à l'occasion de son départ et décrivant les tractations financières des administrateurs de la Fédération des caisses d'économie du Québec, co-proprétaire des Éditions du Jour depuis 1972. Rien ne saurait mieux décaper les mythes que ces calculs de ventes et profits. Mais ce document fait aussi regretter que Jacques Hébert n'ait pas raconté lui-même l'aventure des Éditions du Jour. L'ex-journaliste aurait pu profiter des loisirs du Sénat pour nous livrer un point de vue autrement plus révélateur que les résumés de livres de Claude Janelle.

De son côté, Pierre Tisseyre, p.-d. g. du Cercle du Livre de France, aurait longtemps songé à écrire ses Mémoires; en fin de compte, il a choisi de raconter ses souvenirs à Jean-Pierre Guay. À mi-chemin entre l'interview et l'autobiographie, les entretiens de Pierre Tisseyre sont d'une lecture agréable, fascinante à bien



des égards, parfois agaçante aussi. Car la forme parlée permet des facilités que l'écriture ne tolère pas. Selon Jean-Pierre Guay, Pierre Tisseyre n'a pas récrit ce qui fut livré de vive voix. Son métier et le talent qu'il se reconnaît ou s'attribue («Je pense que l'écriture est probablement le domaine artistique dans lequel le côté artisanal tient le plus de place. Et sur ce plan-là je me considère comme un maître-artisan.») auraient cependant pu l'inciter à intervenir, ne serait-ce que pour alléger le texte de certaines répétitions ou pour dégonfler le ton ici et là.

Pierre Tisseyre évoque sa jeunesse en France, son séjour aux États-Unis de 1935 à 1940, ses années de captivité comme prisonnier de guerre. Ce passé explique jusqu'à un certain point les démarches et les attitudes de celui qu'il est devenu, mais ce sont les souvenirs de l'éditeur qui intéressent au premier chef: ses premières tentatives d'édition au Canada, les débuts du Cercle du Livre de France comme club de livres puis comme maison d'édition, ses rapports avec les auteurs. Il explique certains aspects de son métier, décrit son rôle dans les organismes de sa profession et, surtout,

parle longuement du Prix du Cercle du Livre de France, pour rappeler les lauréats, pour s'en prendre aux jurys qui ne se conformaient pas à ses désirs ou pour vilipender les critiques qui ménageaient leurs louanges à l'endroit des oeuvres primées. On conçoit qu'il attache beaucoup d'importance au Prix puisque c'est cette opération de publicité, efficace, ingénieuse même, qui a permis à sa maison de naître et de s'imposer.

L'entretien est une excellente façon de recueillir le témoignage de qui se tient hors de l'écriture, mais les innombrables autobiographies, par personnes interposées, de politiciens et de vedettes de cinéma manifestent bien ce que ce moyen permet de facilités, de maquillages et même d'impostures. Toutefois, le problème ici ressortit moins à la véracité des faits qu'à l'insuffisance de la forme. En lisant *Lorsque notre littérature était jeune*, on se surprend à poser les questions qu'un interviewer moins docile n'aurait pu manquer de poser. L'interlocuteur s'efface trop, ses questions (qui ne sont pas reproduites car elles seraient sans doute anodines) ne servent que de tremplin au narrateur. On soulève des

objections qui demeurent sans réponse, on devient sceptique devant ce narrateur qui se donne systématiquement le beau rôle à si peu de frais; ailleurs, on attend la description, les précisions, le développement de la pensée que l'écriture autobiographique aurait exigés: l'intérêt est amorcé mais le texte fait long feu.

À défaut d'autobiographies ou de mémoires, les ouvrages de Claude Janelle et de Jean-Pierre Guay fournissent un matériau qu'il faudra exploiter un jour en écrivant une histoire de l'institution littéraire. Ces livres consacrés à des éditeurs rappellent avec à propos, comme par ailleurs l'ouvrage de Laurent Mailhot et de Benoît Melançon (*Le Conseil des arts du Canada 1957-1982*, Léméac, 1982), que l'histoire littéraire ne saurait s'accomplir sans l'institution, quoi qu'en disent les manuels et les mythes. □

1. Claude Janelle, *Les Éditions du Jour*, Hurtubise HMH, 1983, 338 p.
2. Jean-Pierre Guay, *Lorsque notre littérature était jeune*, Éditions Pierre Tisseyre, 1983, 264 p.

Victor-Lévy Beaulieu

«personnage
et
institution»



Numéro réalisé par
Benoît Mélançon et
Pierre Nepveu

1983 92p. 6 \$.

Abonnement annuel
Individus
Canada 13 \$
Pays étrangers 15 \$
Institutions
Tous les pays 19 \$

À paraître.
Le numéro 6 \$
Le texte scientifique
Sociologies de la littérature



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL



littérature